

LA VIE QUOTIDIENNE D'UN HAMEAU RURAL DE RHUYS PENVINS ENTRE LA FIN DU 19^{ème} ET LES ANNEES 1950.

En 1900, Adrien Régent disait de Penvins » ;

« *Penvins, grand village où l'on trouve encore beaucoup de maisons couvertes de chaume, ressemble à un petit bourg de l'intérieur des terres* ».

« *En 1919, la section de Penvins compte 500 habitants, possède une mairie, une église paroissiale et une chapelle votive, un bureau de tabac et une recette buraliste, une école de filles et une école de garçons. Au point de vue administratif, Penvins élit deux conseillers municipaux, dont l'un est adjoint spécial. Distant de huit kilomètres de Sarzeau, Penvins est situé sur les bords de l'Océan, où se trouve l'une des plus belles plages des Côtes Sud de Bretagne, mais peu fréquentée à cause des moyens de communication. Les rares touristes qui connaissent ce petit coin de l'Océan restent émerveillés devant ce splendide panorama qui se déroule sous leurs yeux enchantés* ».

Ouest Eclair, 11 mars 1920.

Dans le passé, deux activités se sont constamment côtoyées dans la frairie de Penvins, celle de la terre et celle de la mer.

Au recensement de 1863, la répartition professionnelle se fait ainsi : cultivateurs, sauniers et paludiers. La terre fournit juste de quoi vivre, survivre même, avec l'appoint de quelques produits de la mer. Le temps est le maître du jeu.

L'habitat est succinct, constitué de petites fermes familiales, maisons de pierres et toits de chaume. La vie y est précaire et l'isolement presque total, accentué par un fort éloignement des axes routiers principaux. Rappelons que le chemin de Belle-Croix à Penvins ne date que de 1880, et son revêtement des années d'avant-guerre (1939-1940). Cela devait ressembler à ce que disait le recteur d'Arzon au sujet de la « route » qui reliait sa paroisse à celle de Sarzeau, au milieu du 19^{ème} siècle... « *un vieux chemin souvent impraticable* ».

Une vie économique difficile, dans un environnement aux humeurs très variables.

Quelques calamités naturelles...

Dès 1843-1846, les récoltes sont mauvaises. En 1877, un terrible raz de marée détruit beaucoup de terres, le 13 février 1900 un ouragan dévaste les récoltes. En 1903, le phylloxera fait son apparition dans les vignes de Penvins et en 1906 d'autres calamités agricoles s'abattent sur la région.

De fortes intempéries ; comme les grandes chaleurs du 12 août 1907, où le thermomètre monta à 48° et, inversement en janvier 1914 où une terrible vague de froid s'abattit sur le pays ; causèrent plusieurs décès. En 1915, en pleine guerre, des pluies ravagent les récoltes tandis que l'été 1916, comme celui de 1921, sera aussi marqué par une forte sécheresse, sans oublier les fortes tempêtes de 1918, 1924, 1925, 1932, 1935, 1937, 1949.

Tempête sur la région en 1935

« *Sans avoir la violence de la bourrasque qui s'est déchaînée sur la France ces jours derniers, la tempête n'a pas été sans causer des dégâts dans notre région. Une recrudescence de vent s'est manifestée dans la nuit de dimanche à lundi, les lignes électriques ont souffert énormément des intempéries. La banlieue de Vannes a été plongée de longues heures dans la plus complète obscurité. Certaines lignes téléphoniques ont été aussi endommagées. Dans la campagne de Vannes, plusieurs poteaux en bois de l'Energie Industrielle, ont été renversés par le vent, notamment*

aux environs de Noyal et de Sarzeau. Des trombes d'eau et de grêle se sont abattues sur la région, grossissant démesurément les rivières. On ne signale pas d'accidents sur les routes ».

Ouest-Eclair 27 février 1935

Des activités ancestrales...

Du milieu du 19^{ème} siècle à celui du 20^{ème} (années 60), peu de changement dans les modes de vie et du travail. L'extrême morcellement des terres n'a pas favorisé un développement agricole qui est resté assez archaïque. La terre est difficile, rebelle aux cultures riches. On cultive l'orge, l'avoine, le blé, le seigle que l'on coupe encore parfois à la faucille, et encore récemment, si en 1965, le « camion-laitier » ramassait le lait dans 23 fermes (Banastère et Penvins), en 1983 il ne le fera plus que dans 3, et en 2014, dans plus aucune.

Peu de marins à Penvins, quelques jeunes à la pêche et/ou à la « Royale », dont certains embarqueront à bord des navires de guerre en « 14-18 », et ultérieurement pour celle de « 39-45 ». Le pays est terrien, la mer sert uniquement d'appoint par la pêche des coquillages, la palourde, et des poissons, dont le congre, et lorsqu'il y a un congre, disait-on, il y avait un homard à côté.

La vie est dure pour ce monde de « petits paysans » et de « petits pêcheurs à pieds ou juste côtiers ». *« Au début du printemps et de la nuit, mon père me réveillait et nous partions, jambes nues dans le froid. Au fond de la plate, une lampe-tempête à pétrole, et de la paille. Enflammée, sa lumière fugitive attire dans une épuisette les aiguillettes (orphies).*

Le lendemain, il faut se rendre à l'école par un chemin charretier boueux, des brûlures à l'extrémité des doigts...Le maître, compréhensif me réveille d'une légère tape, mais comment écouter les leçons, les yeux lourds de sommeil ».

Célestin Le Boulicaut

Puis, progressivement, l'arrivée de l'économie touristique dès la fin du 19^{ème}, et surtout au cours de la deuxième moitié du 20^{ème}, fera que rapidement les paysans préféreront vendre leurs terres plutôt que de les exploiter. La rentabilité avait changé de nature ; vendre et ne plus cultiver.

Une vie sociale intense, et une démographie incertaine.

Une vie sociale est régie par les coutumes familiales, collectives et religieuses.

La religion encadre la vie quotidienne, et comme si une chapelle ne suffisait pas, une église fut construite dans le bourg entre 1871 et 1873, de façon, peut-être, à mieux contrôler la population dès sa mise en service en 1874...

Les enterrements, car il n'y avait pas encore de cimetière à Penvins, se faisaient à Sarzeau. Et qui dit religion en cette fin du 19^{ème} siècle, dit aussi pour contrer son influence, « école publique et républicaine », Penvins a donc son école. Les filles avaient leur classe, dans la maison derrière la mairie et les garçons se tenaient là où est aujourd'hui le « Rhuys Bar ». Ces écoles cessèrent leur fonction en 1928, date de l'ouverture de celle située route de Sarzeau. Pendant la seconde guerre, ce bâtiment de l'école qui brula en partie lors du départ de l'« occupant », ayant été occupé par les allemands, l'école fut transférée aux « Mimosas », belle propriété située près du manoir de Kerampoul.

Autre événement important, les battages, qui duraient deux à trois semaines en août. Le blé, coupé à la faucille, nécessitait une nombreuse main d'œuvre. Plusieurs dizaines d'ouvriers venaient alors de Colpo par le petit train d'intérêt local. Deux gares, Saint-Armel (8 km) et Saint-Colombier (5 km),

desservait Penvins. Les kilomètres restants se faisaient soit à pied soit en char à bancs, mais tous passaient par la mauvaise route de Belle-Croix à Penvins. Mauvaise, car empierrée par des cailloux très durs, qui venant de la carrière de Kerguet, furent cause de bien des bosses et de pneus abîmés. Ces ouvriers agricoles venant pour les battages travaillaient sur une batteuse mécanique, traînée par quatre bœufs. Toutes les fermes recevaient sa visite, non sans mal vu l'état des chemins. Cependant dès 1898, existeront des machines à battre avec mécanisme à vapeur. La presse locale en date du 31 août 1898 mentionne l'explosion de l'une d'entre elles à la ferme du Bellevue en Sarzeau, qui fit 2 blessés ainsi que le cheval. Ce type de machine qui était alimentée au charbon, actionnait la faneuse d'où sortaient paille et grain.

Et transporter le blé sur un char pouvait aussi se révéler risqué, aux yeux de la loi. Le 14 août 1919, Pierre Le Goussard cultivateur à Penvins étant monté sur son char attelé de 2 bœufs, fut verbalisé par la gendarmerie qui le surprit ainsi, car n'ayant pas de guide pour gérer les animaux, il ne pouvait assurer la direction de l'attelage !!!

En mai, coupe du goémon pour le chauffage et engrais, en août, les battages, en septembre et octobre, ouverture des vendanges et chaque jeudi, à Sarzeau, distant de huit kilomètres, c'est le marché.

Les noces se faisaient dans une prairie, au son du biniou et de la bombarde. La durée variait d'un à deux jours selon la richesse des époux, mais ce qui restait immuable, c'était la composition du repas : soupe, ratatouille avec du bœuf gros-sel ; rôti et gâteau ; le tout arrosé de cidre et du vin du pays, dans un brouhaha bien bretonnant qui dura jusque vers le début du 20^{ème} siècle.

En dehors de ces noces, il y avait de nombreuses veillées qui se déroulaient dans les étables ou écuries, plus chaudes que les pièces d'habitation. On changeait la paille, on poussait les bouses de vache pour le chauffage et chacun pouvait s'installer pour raconter une histoire, boire, tenir la quenouille ou le rouet, tout ceci à la lueur de chandelles de résine, en attendant d'aller dormir dans son lit clos, garni de matelas remplis de foin séché ou de varech bien iodé, et pour les toilettes il y avait le choix entre les champs, les écuries ou la cabane, sans lumière la nuit, située au bout du jardin avec le papier journal (pour ceux qui l'avaient), accroché à un clou. Sinon, système « D ». Et l'eau se récupérait au puits.

Quant à la langue bretonne à Penvins, si dans les années 1960 quelques « anciens » du bourg et des alentours, parlaient encore un peu celui de Vannes, à la sonorité de Rhuys, rapidement on ne l'entendit plus au profit du français, langue de l'instituteur, du curé et des nouveaux arrivants. En ce début du 21^{ème} siècle, exception faite de quelques élèves qui l'apprennent à l'école, il a disparu des marchés et des maisons.

Crise démographique.

Autre signe de ces temps, la diminution constante de la population de la section de commune. Rappelons que vers le milieu du 19^{ème} siècle, on comptait encore à Penvins et voisinage, 850 âmes, et qu'en 1900 la population ne sera plus que d'environ 500 personnes, et en 1911, n'en compte-t-on pas plus que 471. Aucun mariage en 1915 et 1916, un seul en 1914 et pour cette année 10 naissances et 15 décès. La première guerre mondiale y ajoutera une vingtaine de tués.

L'entre « deux guerres » est caractérisée par une faible natalité, une mortalité en hausse, parfois marquée dramatiquement comme lors de la disparition en mer d'Emile Conan, à la pointe de Penvins, le 10 avril 1939.

Les années d'après 1945 voient un regain du nombre de naissances : 6 en 1953, 7 en 1955, mais les années « 60 » voient de nouveau un affaiblissement, 3 naissances en 1961, idem en 1965, 1967, 1969, 1970. Aucune en 1972 et ensuite plus grand chose. Entre 1975 à 1991, seulement 18 seront enregistrées en comparaison des 89 décès.

En ces années d'avant la grande vague touristique, en hiver, le hameau de La Grée-Penvins regroupait une douzaine de personnes, dont l'âge moyen se situait vers les 55 ans. A Penvins, guère

plus de 100 personnes, dont très peu de jeunes de moins de 20 ans. A peine une quinzaine bon an mal an, et l'espoir pour tous, c'était l'exode vers Vannes et même au-delà, car pourquoi rester au pays et pour y faire quoi ? Il n'y avait pas de travail.

On retrouve pour ces époques les mêmes noms des familles locales. Cavalin, Surzur, Dréan, Le Bodo, Le Boulicaut, Kerignard, Guillo, Allanio, Machefaux, Le Digabel, Dorso, Le Goussard, Piro, Le Franc, Pelletier, Le Moing, Le Bœuf, Quinio, Conan, Surzur...

Deux seulement de ces noms se retrouvent dans le Rentier de 1515, ce qui signifie que du 16^{ème} au début du 19^{ème} siècle de fortes migrations ont bouleversé la population du secteur, élément qui se retrouve dans toute la presqu'île ; on bougeait beaucoup dans les anciens temps.

Le grand « commerce » de Penvins.

En 1932, le « grand commerce » de Penvins se composait de deux boulangeries, d'un moulin situé là où il est toujours, près du cimetière et deux épiceries-buvettes, dont l'une derrière l'église et l'autre, là où se situe l'actuel « Rhuy-Bar » qui faisait aussi office de recette buraliste. Quatre buvettes, auxquelles s'associaient les jeux de boules, alimentaient les « gosiers » locaux tandis que pas très loin d'eux, se dressait l'école publique avec ses cinquante élèves. L'administration civile était représentée par une mairie ouverte quotidiennement, et celle du « ciel » par l'église ouverte chaque jour, indépendamment de la chapelle de la pointe, avec son vicaire à demeure. La commune possédait son four public, à l'emplacement de l'actuelle mairie. Le ravitaillement en eau se faisait par les puits, parfois à sec l'été, en ce cas il restait les mares et ensuite la « piquette » des vignes du coin

Régulièrement Penvins voyait arriver des personnes extérieures au pays, des colporteurs, qui empruntant les mauvaises routes, vendaient fil, aiguilles, rubans, épingles ainsi que des images d'Epinal ou complaintes, il y avait aussi le « vendeur de Caïffa » qui apportait l'épicerie.

Le boucher venait de Surzur, distant de près de douze kilomètres, et lorsqu'il n'y eut plus de boulanger à Penvins, c'est celui du Tour Du Parc qui traversant à gué le passage de l'étier de Kerboulicault à Banastère venait ravitailler le secteur.

Autres occupations...

« *Faire le beurre* », la fermière empoignait son « paribot » à battre le beurre, et actionnait patiemment la manche de frêne dans un mouvement de marteau-pilon. Le beurre venu, il fallait le délayer en le malaxant longuement dans un large plat en bois. Rien n'était perdu, le lait « ribot » servait à tremper les pommes de terre cuites à l'eau du repas du soir, essentiellement et frugalement composé de ce « patatez ha leah ».

« *Tuer le cochon* » qui restait l'occupation majeure. Le four du boulanger servait à la cuisson des pâtes et boudins ; et comme l'eau se faisait parfois rare en été, c'est dans la mer que les tripes étaient lavées, près des Trois-Pierres-Blanches. De la mer venait également le poisson. Les « Sinagots » mouillaient soit dans l'anse de la chapelle, soit au « Huis » et avec leurs plates, accostaient à la plage. Le poisson, porté dans de vastes paniers en osier, se vendait ou s'échangeait contre des légumes dans les fermes du voisinage.

« *Voir arriver les premiers touristes* ».

Avant la seconde guerre mondiale, les enfants du village, en vacances du 31 juillet au 1^{er} octobre, travaillaient avec leurs parents et la plage était absolument déserte, exception faite, parfois, de cinq à six estivants. Les premiers « touristes », sont arrivés dès 1912, 1913 ou juste après-guerre vers 1920. Il arrivait alors qu'en ce début du 20^{ème} siècle, une belle voiture automobile traversa le village au grand émerveillement des habitants... en attendant d'en voir arriver un bon nombre en juin-juillet 1940 ; mais ça, c'est une autre histoire.

Jusque vers les années 1960-1965, les fermes leur fournissaient le lait, les œufs, le beurre, les volailles, les pommes de terre et la mer, en abondance, palourdes, berniques, seiches, crabes (dormeurs et étrilles)...l'eau des puits servait au lavage dans les cuvettes, à la boisson, et en cas de manque, il restait, comme pour tout le monde, le vin du pays, ou celui de Nantes.

« Aller au spectacle ».

Après la seconde guerre, il y eut pendant un certain temps un spectacle grandiose le long de la côte. L'escadre de l'Atlantique avait l'habitude de mouiller en rade de Suscinio ou de séjourner dans les parages pour divers exercices de tir. Les jeunes de La Grée observaient ce spectacle en montant sur le haut des murs des maisons. C'était mieux qu'au cinéma, et lorsque celui-ci venait parfois à Penvins, un camion, une bâche, quelques bancs, le tout planté près de l'église, faisaient office d'une très belle salle.

« Vendanger et presser le raisin »

Les travaux des champs se font de façon collective que ce soit la moisson ou les vendanges. Pour ces dernières, rien de bien compliqué, il restait des vignes, plus ou moins fournies, qui ne demandaient qu'à être vendangées. Une fois cela fait, direction vers le pressoir de La Grée-Penvins... foulage du raisin... mise en barrique et banquet dont il était parfois difficile de sortir intact.

La vie au quotidien dans une ferme de Penvins en ce début du 20^{ème} siècle.

Si l'enquête de 1929 nous dresse un aperçu essentiellement économique et statistique de l'activité agricole, il ne nous informe guère sur le « quotidien » vécu par chacun, agriculteur, laboureur ou commis de ferme. Prenons donc l'exemple de la ferme de « Ker An Poul » à Penvins qui daterait du 13^{ème} siècle ou début du 14^{ème}, comme quelques maisons du bourg adossées au « mur des parcs » et construites après l'édification de celui-ci. Ce manoir a été probablement remanié au 15^{ème} siècle, dont, de cette époque, subsiste une cheminée. La tour à l'entrée daterait du 16^{ème} siècle, comme le bâtiment dont elle dépend ainsi que le portail d'entrée qui serait aussi de la fin du 16^{ème} siècle ou début 17^{ème} siècle. De nombreuses modifications furent réalisées au 19^{ème} siècle (logis, aile ouest), ce qui fait qu'il est un parfait résumé de plusieurs siècles d'aménagements. L'un de ses plus illustres propriétaires fut Gillard de Kerampoul qui rédigea l'un des premiers dictionnaires breton-français. Et ce fut dans les années 1960 que le marquis de Gouvello, propriétaire du manoir, transforma cette ferme en camping sous le nom de « La Madone », actuellement renommé, camping de « Ker An Poul ».

A l'époque où il était encore une ferme, la tour du manoir était occupée par un pressoir, le bureau d'accueil actuel était l'écurie flanquée de cages à lapins, en face roucoulaient les pigeons qui logeaient dans les trous du mur destinés à cet usage, et au fond de la cour était l'étable, tandis que le fermier et sa famille occupaient le bâtiment central.

Mais écoutons ce témoignage...

« En son intérieur trônait une vaste cheminée qui chauffait la pièce, unique lieu pour la cuisine, chambre à coucher, salle à manger, débarras, laiterie...Immense pièce à tout faire aux deux fenêtres garnies de barreaux verticaux qui éclairaient une lourde table-huche à couvercle à glissière. Elle recélait les pots de lait caillé, pots ventrus à deux anses et les pains ronds de douze livres. On s'asseyait sur deux bancs-coffres à couvercle également. Il était évidemment impossible de rapprocher ces bancs à son goût, et de mettre les genoux sous la table. Aussi bien les jeunes

plaçaient-ils parfois leur assiette sur leurs cuisses et la tranche de lard sur la tranche de pain. Le cidre était de rigueur pendant les repas. Derrière la ferme, un verger y pourvoyait, qui produisait également d'excellentes pommes douces, à la robe jaune zébrée de rouge.

Les soirs de battage, encore vertes, elles tentaient les chapardeurs...

Sièges, les bancs-coffres servaient encore de marchepied pour grimper dans les lits-clos, à un mètre au-dessus du sol. Ces lits se transmettaient de génération en génération, jusqu'à usure complète par le temps. Sous le plus proche de la cheminée on fourrait les brindilles, ronces et « spernenn » (aubépine) pour l'allumage et les belles flambées lumineuses. C'était le « toul kenet ».

Le sol, de terre battue, était inégal, creusé ou remblayé au hasard des pas et des sabots fangeux. Il fallait prendre garde, à l'heure du repas des cochons, de ne pas mettre le pied par mégarde dans un des « rangeaux » (auges) où barbotaient, dans du petit-lait, additionné d'eau chaude, pommes de terre et son. Les épluchures étaient exclusivement réservées aux disciples de Saint Antoine.

Au fond de la cour, (la salle de réunion actuelle) était l'étable, aux massives poutres de chêne et aux murs à pierres apparentes jointoyées de mortier jaune aux reflets dorés. En face, imaginez l'écurie (à la place du bureau), la porcherie en appentis un peu plus loin.

La cour actuelle était divisée en deux par un muret délabré de pierres sèches. Le puits, si pittoresque avec son auge de pierre, était revêtu de ciment doré par le lichen, et muni d'un treuil.

Derrière le puits, c'était l'aire à battre le blé, orge, avoine et sarrasin. Au Nord et à l'Est, deux grands murs dorés par les siècles, hauts de quatre mètres au moins, l'abritaient de la bise du nordet. Ils ont été abattus.

Avant la moisson, les femmes de la ferme recevaient mission de « bousiler ». L'opération, son nom l'indique, consistait à délayer de la bouse de vache dans un vieux chaudron, et à l'étendre sur l'aire préalablement balayée, à grands coups de « balan » (balai de genêt). Ainsi le sol était-il aplani et débarrassé des graviers et de la poussière.

On pouvait y battre à grand renfort de fléaux tournoyant en cadence, les petites récoltes, d'orge et d'avoine par exemple. Spectacle d'un autre siècle, que ces bâtons ligaturés de cuir avançant et reculant sur un rythme de danse paysanne, tandis que la paille torturée tressautait en pétillant. Les fléaux s'entrecroisaient dans l'espace et s'abattaient sourdement entre les deux rangs de dos courbés mouillés de sueur.

Le profane se demandait : « comment ne s'entrechoquent-ils pas ? » Cela arrivait, de loin en loin : un claquement sec faisait sursauter. L'oreille sensible de mon grand-père en était offusquée ; il décrochait un juron en breton au maladroît qui se gardait bien de contester.

La récolte de blé s'entassait en une « tourelle » (meule) impressionnante, au fond de l'aire. Elle attendait la batteuse. L'entrepreneur de battage, de Surzur, desservait le secteur Penvins-La Grée ; alternativement dans le sens Nord-Sud et Sud-Nord d'une année sur l'autre.

Dans ce dernier cas, elle s'annonçait, un soir, par un roulement ponctué de tintamarre de ferraille et de cailloux broyés. La vanneuse, surmontée d'un bouquet, hommage du précédent quartier de battage, roulait en tête, tirée par trois chevaux en flèche. Le locomobile, à la superstructure d'un autre siècle, venait derrière, offrant aux regards sa longue cheminée repliée, terminée par un pompom de treillage pare-étincelles, ses énormes volants jumeaux, son régulateur à boules et son épaisse chaudière. Les gosses du pays (les buguls) fermaient la marche, ravis de la venue de la « mécanique » qui apportait quelque animation au village.

L'entrée de la vanneuse à la large plateforme au « Porh » (château) de Kerampoul était délicate. Même en substituant aux chevaux fougueux des bœufs à la sage lenteur. Le fermier résolut le problème en extirpant une pierre du porche. Et la machine passa, sous le nez agité des lapins à gauche, et sous les doux yeux des pigeons à droite. Ceux du propriétaire n'eurent probablement pas la même expression lorsqu'il constata le dommage, mais il était trop tard.

J'entends encore le ronflement sourd de la batteuse, entrecoupé de râlements rageurs lorsqu'elle avalait une gerbe ; le halètement de la machine à vapeur, le brouhaha et les clameurs des travailleurs. Je sens la poussière de grain, et l'odeur chaude de vapeur et d'huile grésillante. Je revois les porteurs

de sacs, pliés sous le faix, gravir l'échelle de meunier du grenier et les porteurs de paille, aux longues fourches bifides de frêne poli ».

André Guillo, petit-fils du fermier qui occupait les lieux.

Faire la fête ...arrosée !!!

« Le jour de la fête locale, vers la mi-juillet, l'adjoint de Penvins, M Dréan, fermier de Kerampoul, ouvrait le bal, avec son visage coloré et jovial, orné de fières moustaches à la française, coiffé du chapeau breton et arborant fièrement la veste à revers de velours noir. Le « sonneur » accordéoniste de la région, jouait peut-être quelques fausses notes, mais le spectacle, croyez-moi, respirait l'authenticité de costumes et de traditions transmis et portés avec grâce et naturel.

Repas et danses de noces se tenaient également au « Jaldreugn¹ ». De larges planches sur des tréteaux tenaient lieu de tables (sans nappes), et des échelles, allongées debout entre quatre pieux, de sièges pour postérieurs peu délicats. Des chaudières de fonte regardaient du bout de leur tuyau fumant par-dessus le mur, à l'abri du vent, et exhalaient une bonne odeur de soupe de bœuf ou de ragoût.

Après le café et le pousse-café, une bonne dose d'alambic, la panse bien garnie, les jambes gourdes et la démarche mal assurée, les invités se levaient pesamment, laissant les cuisinières faire place nette, reprenaient aussitôt la danse pour assurer la digestion, et s'éclaircir les idées. Les participants étaient toujours très nombreux, on ne regardait pas à la dépense. Parents, y compris les cousins à la mode de Bretagne, innombrables comme chacun sait, voisins, amis y avaient été invités par les conviveurs, jeunes gens et jeunes filles, camarades des fiancés, se rendant à pied de hameau en hameau, bras dessus bras dessous, une rose à la boutonnière, une chanson aux lèvres ».

André Guillo

Faire la fête...religieuse !!!

Cette vie rurale était jalonnée par nombre de fêtes traditionnelles, religieuses ou non, qui regroupaient pratiquement l'ensemble de la population comme celle raconté dans le texte ci-dessous au sujet de la procession de la chapelle de Penvins.

« Quoi qu'il en soit, la tradition lui imposait deux activités. Chaque 2 février il s'y tenait un grand marché au lin et à la Pentecôte une procession imposante y aboutissait.

Ce 2 février, jour de la Chandeleur, les femmes et les jeunes filles apportaient les tissus de lin et les draps de chanvre qu'elles avaient patiemment filés et tissés au cours des veillées d'automne et d'hiver. Ils étaient offerts à la Vierge et vendus aux enchères. Avant la dernière guerre, cette coutume survivait à l'issue de la messe dominicale, au bourg. Le bedeau brandissait à bout de bras, sur une assiette, un beau morceau de lard en forme de pavé. Les amateurs, en cercle autour de lui sur le « prateau » de l'église, enchérissaient...

Le lundi de la Pentecôte, c'était le « grand pardon ». Partant de la chapelle du bourg, une procession, statue de la Vierge en tête et bannières multicolores au vent, se rendait jusqu'à la chapelle de la côte. Des couronnes et des guirlandes de fleurs, de jolis bouquets dorés de genêts décoraient le parcours. Une halte avait lieu devant le petit calvaire, à droite, peu avant La Grée. Les coiffes étaient nombreuses, les tabliers de dentelle aussi.

A midi, grand repas de famille dans chaque logis, car tous les parents et aussi les amis de la presqu'île étaient venus à pied ou en chars-à bancs et le vin coulait, et, au dessert, le « far » et le

¹ Tout près de là, dans l'espace en arrondi le long de la route principale et de celle du Mur du Roi, se trouvait une importante pâture, close de murs, une brèche permettait l'accès au puits situé à l'entrée qui alimentait une grande partie de Penvins. Cet espace, fut sans doute le siège de l'ancien jardin du manoir, d'où son nom déformé par les siècles.

De « Jardin » on est passé à « Jardrin », puis à « Jaldreugn », lieu qui devient le rendez-vous des festivités.

Ces fêtes, telle celle du 14 juillet, rassemblaient toute la population qui jouait à la course à pieds ou en sac, aux jeux de consolation, de boules, de ficelles, d'assiettes, avec beaucoup d'illuminations et de bouteilles vidées. Il faut dire, en excuse, que la chaleur pouvait être excessive, chacun se souvient que le 10 septembre 1907 le thermomètre est monté à 45° et que le 12 du même mois, il a atteint 48°.

« quatre-quarts » alourdisaient encore les estomacs repus.

Aussi fallait-il faciliter la digestion. On allait alors, bras-dessus bras-dessous, toujours à pied, à Suscinio, à quatre kilomètres Et on dansait la ridée et le « bal à quatre » dans la cour du château en ruine, comme à l'époque où le duc de Bretagne en personne présidait à ces réjouissances. Quant à l'actuelle procession du 15 août, qui n'a plus rien de commun avec celle du lundi de Pentecôte décrite dans les lignes précédentes, elle serait née après-guerre ».

André Guillo

Il existait aussi le pèlerinage des 7 calvaires, qui partant de Sarzeau, rejoignait la chapelle de la pointe de Penvins. Sept calvaires jalonnaient les six kilomètres séparant les deux sites. Quelques-uns toujours bien visibles, balisent encore cette route.

Les velléités de l'indépendance...

Dans le bourg de Penvins, un petit bâtiment fit couler beaucoup d'encre et de salive : la mairie, construite en 1906 remaniée en 1920 et récemment encore.

Penvins, ayant raté son indépendance fin 19^{ème} siècle, est resté, ultime faveur accordée aux vaincus, section de commune de Sarzeau, ce qui fait qu'elle possède son maire-adjoint siégeant dans l'une des plus petites mairies de France.

Petit rappel historique ; dès 1861 une pétition demandant l'« indépendance » circulait dans le village. En 1866, le 12 août pour être précis, de nouveau une demande est faite à « Messieurs les membres du Conseil Général du Morbihan ». Signée par Messieurs Piro, Cavalin, Guillo, Jouannic et Quinio, elle n'aboutit pas plus que les autres.

Le 11 avril 1911, une nouvelle demande de la part des habitants de Penvins est faite à la mairie de Sarzeau. Echec total.

Le village compte alors 471 habitants contre 850 en 1892. Cette baisse rapide n'incite pas les élus sarzeautins à accorder la liberté, d'autant plus que de graves problèmes financiers se poseraient à la nouvelle commune, disent-ils comme argument majeur. Il lui faudrait assumer les charges de l'école, du curé, du secrétaire de mairie, des chemins. Qu'à cela ne tienne répliquent les habitants de Penvins, il n'y a qu'à « nationaliser » les possessions du grand séminaire de Vannes situées à Penvins. Mais les lois de 1662, 1720 et 1773 rendent impossibles cette hypothèse ...répond la mairie de Sarzeau et, calcul fait, la dette de la nouvelle commune s'élèverait à 9 000 F (1911). En conséquence de quoi le conseil municipal de Sarzeau refuse la scission.

Penvins demeurera section de commune, à l'inverse de Saint-Armel qui, en 1859, et du Tour-du-Parc, en 1864, réussirent à se séparer.